

# LA FEMME ET LA PETITE SERVANTE

*DE TSUBOUCHI SHOYO  
TRADUIT DU JAPONAIS*

Fujii Françoise

## CHAPITRE 1

### LA FEMME ET LA PETITE SERVANTE

Après avoir tiré la fenêtre au toit, l'obscurité s'étend de toutes parts, l'ombre de l'ampoule projette au plafond de la cuisine une ombre en forme de croissant. En cette saison d'automne, la lune est montée à l'horizon et l'horloge au pilier vient frapper le tympan tant elle résonne haut et fort. Aujourd'hui encore, le maître de maison n'est pas rentré du bureau, la vieille dame qui vit retirée dans le pavillon à côté ainsi que la jeune fille de dix-sept ans environ dont on dit qu'elle est de sa parenté se sont rendues au spectacle tout près d'ici et la bonne elle-même avec ses joues toutes rouges est sortie faire les courses. Dans les pièces du fond comme à la cuisine règne un grand calme. Osono toute nouvelle et désœuvrée, seule dans sa chambre se noie dans ses pensées.

C'est à ce moment-là qu'inévitablement arrive sans façon l'étudiant qui loge dans cette maison ; Il s'approche du brasero, d'une main se saisit du gobelet et de l'autre de la bouilloire et après avoir avalé coup sur coup deux ou trois gobelets d'eau tiède, il s'en retourne en frappant du pied le plancher sans même s'être retourné vers Osono qui le suit du regard les yeux agrandis de surprise. Après lui, un silence deux fois plus lourd ... Par delà la cloison de papier courant sur le plancher, le bruit d'une bande de polissons parvient aux oreilles. Osono n'y résistant pas, se lève et ouvre la cloison ; veut-elle les chasser en sifflant entre ses dents, ils s'enfuient dans un ricanement vers les étagères. Elle monte à l'assaut des étagères, c'est alors qu'ils courent le long des poutres ; S'attaque-t-elle aux poutres, ils se cachent et disparaissent. Osono n'avait même pas refermé la cloison de papier et rejoint sa place qu'à nouveau ce bruit détestable ... Fatiguée de les poursuivre et sans même tenter de se lever, elle laissa passer un soupir plein de découragement puis traversée par on ne sait quelle pensée, elle se mit à sangloter.

-«Y aurait-il quelquechose ?» Sans lui laisser le temps d'essuyer les larmes qui s'étaient accumulées dans les yeux qu'elle venait de lever, cette voix douce et inattendue la rappela à elle. Sans qu'elle y prenne garde, était arrivée des pièces du fond une femme aux cheveux coiffés en chignon et qui tout en la regardant attentivement lui adressait ces paroles :

-«Comme il n'y a personne, tu dois te sentir bien seule, j'ai quelquechose à te demander, allons au fond !» et ayant jeté un bref coup d'oeil en direction de la cuisine, la femme s'en retourna la première suivie de la jeune fille qui maintenant s'empressait d'essuyer les larmes de

son visage. Après avoir traversé la pièce contiguë à la cuisine, Osono s'assit au seuil et ne se soucia plus que de sa tenue.

Elle venait tout juste d'arriver et ne se souvenait pas d'avoir commis de fautes, pourtant n'allait-elle pas se faire réprimander. Le visage n'esquissait pas le moindre sourire et si par hasard elle avait déplu à Madame et était congédiée, qu'advierait-il d'elle ? Elle se verrait traiter de vaurienne par sa tante ; devrait-elle de nouveau compter les jours difficiles ? Son petit coeur ne connaissait plus de repos.

-«Osono !» Osono surprise :

-«oui, madame»

-«Viens par ici !»

-«Oui, madame»

-«A la maison, il y a du monde et ce ne sera sans doute pas facile. Penses-tu pouvoir y résister ?»

Les paroles étaient douces mais dites sur un ton si plein de tristesse. La jeune fille fit tomber une poussière et laissa passer du bout des lèvres ce qu'elle gardait au fond du coeur :

-«Oui, tout à fait»

-«Tu avais l'air bien triste tout à l'heure, qu'avais-tu ? Si par hasard tu te sentais mal, je te donnerais quelque chose, un médicament par exemple» dit-elle encore plus gentiment et Osono qui depuis la mort de sa mère n'avait connu durant ces quelques années que tristesse et labeur passant ses journées à pleurer et n'avait jusqu'alors jamais entendu de paroles si pleines de compassion fut envahie d'un grand bonheur.

-«Je vous remercie mais je n'ai mal nulle part».

Alors pénétrée de cette nouvelle idée qu'elle s'était sûrement méprise sur cette personne si compatissante qu'elle avait dans le fond de son coeur imaginée combien méchante, elle releva la tête et regarda bien en face la dame qui maintenant tirait à elle la tabatière.

Elle était âgée de vingt-cinq ans environ, de taille moyenne, bien d'allure, on l'aurait plutôt jugée trop maigre. Le visage creux, le teint pâle, les joues hautes, les yeux légèrement enfoncés, la ligne des sourcils comme celle des cheveux à peine esquissée, de physionomie on ne pouvait dire qu'elle était sans particularités, toutefois il était impossible de trouver en elle le moindre charme. La commissure des yeux légèrement relevée, les lèvres pincées et des veines bleues sur le haut de son front étaient tout ce que l'on pouvait remarquer, et quelle que fût la manière dont on la regarda, on ne devinait aucune énergie dans ce visage à l'expression méchante, lugubre et maussade. «Sans doute est-elle bien malade, quelle tristesse !» pensa Osono.

-«A la maison il y avait une servante mais nous avons dû la congédier et pour le moment tu seras probablement fort occupée. Tu m'as dit avoir quatorze ans ?» s'adressa-t-elle à Osono en la regardant bien en face.

-«As-tu ta mère ?»

-«Non je n'en ai pas»

-«Et ton père ?»

-«Je n'en ai pas non plus»

La dame la considéra d'un bref coup d'oeil et reprit :

-«Alors tu es orpheline. Qui s'occupe de toi ?»

-«C'est ma tante»

-«Est-elle gentille avec toi ?»

Un coeur honnête d'enfant ne pouvait raconter de mensonges. La maîtresse de maison tout en tapotant le tuyau de sa longue pipe gardait maintenant le silence. Deux ou trois minutes plus tard, la dame reposait sa pipe.

-«Où travaillais-tu jusqu'à présent ? N'as-tu jamais servi dans une maison ?»

-«Dans une maison, nullement, seulement une fois dans une pension de famille » répondit Osono.

-«Cette pension quelle sorte de maison était-ce ? Le maître de maison, la patronne, les clients, cela faisait-il beaucoup de monde ?»

-«Il y avait toujours dix clients environ, la maison se composait de sept pièces et j'étais la seule servante» articula Osono avec difficulté. La maîtresse de maison comme se parlant à elle-même poursuivit d'une seule traite :

-«La patronne, quel âge avait-elle à peu près ? Ah vingt-six ans ! Par ailleurs, il n'y avait pas d'autres servantes. Avec toi, cela faisait seulement deux personnes. Alors, tu me parais capable de faire ce travail»

Osono était une personne sérieuse, il était superflu de la questionner davantage.

-«Les divertissements, il n'y en avait pas loin de là, c'était une patronne difficile. Comme le maître de maison vivait sous le toit de ses beaux-parents, tout était l'affaire de la patronne aussi celle-ci n'en faisait-elle qu'à sa tête et si peu qu'on lui ai déplu élevait la voix en faisant des remontrances. Elle me frappait et me pinçait au point que de cinq heures environ le matin jusqu'à une heure avancée de la nuit je n'avais pas le loisir de m'asseoir. Il y avait le travail de cuisine, le ménage, le service de la table trois fois par jour et les courses pour l'étudiant ; pour ce qui était des commissions comme du blanchissage, j'étais également la seule. C'était difficile» et de l'avoir dit sans détour ne cachait aucune malveillance. Osono était une enfant au coeur honnête.

A l'origine, cette fillette comme elle l'avait dit elle-même était une orpheline sans soutien. Depuis l'âge de douze ans, elle avait été élevée par sa tante, à treize ans on l'avait envoyée en apprentissage ; les kimonos, on ne lui permettait pas d'en changer à chaque saison comme il eût été normal, quant aux appointements sa tante confisquait tout. En aurait-il été ainsi, cela ne suffisait pas encore ; sa tante l'accablait d'injures la traitant de bouche inutile. Pour une petite servante, quand elle aurait eu un si joli visage et cette distinction, cela ne semblait pas suffire. A voir les taches bleues qu'elle portait sur le bras gauche et qui ne pouvaient être de naissance, on imaginait quelles avaient été ses difficultés durant ces dernières années ; on aurait bien aimé s'apitoyer sur le sort de cette fille mais à vouloir s'en approcher on s'y brûle et il ne se trouvait personne pour vouloir la prendre à son service. La patronne qui dirigeait la pension de famille avait-elle une raison de donner inutilement à Osono la somme confortable de cinquante sens, eût-elle employé celle-ci pour lui être utile ou encore eût-elle pensé à son bien en l'éduquant en vue du mariage, qui souhaite être détesté des autres ? disait-elle. Malgré tout, la tante d'Osono

s'éleva contre les mauvaises façons de faire de la patronne et finalement retira de force sa nièce disant vouloir la mettre en apprentissage ailleurs. Osono bien malgré elle ne vivait plus que de larmes et pleine de reconnaissance pleurait de repentir d'avoir si mal jugé sa tante ; le travail de maison ne pouvait être que ce dur labeur pensait-elle et en effet n'en était-il pas ainsi à écouter sa tante lui dire :

-«Bouche inutile, vaurienne, jusqu'à quand vas-tu me tourmenter ?»

Sous cette pluie d'injures, elle aurait bien aimé croire en avenir meilleur et lorsque la patronne proposa cet arrangement en disant :

-«Vous me voyez bien ennuyée, je ne peux vous concéder une avance mais j'augmenterai les appointements de dix sens, alors renvoyez-moi Osono !», Osono de nouveau fort surprise regarda sa tante avec insistance. Quand il en aurait été ainsi, il est bien vrai que toutes deux n'étaient pas moins proches parentes.

-«Dix sens seulement pour traiter en bétail une nièce qui m'est si chère, je ne le veux pas, je l'enverrai dans une autre maison. Toutes mes excuses !» furent les paroles de refus de sa tante. Osono de nouveau noyée sous des larmes de reconnaissance, trouva alors une distinction dans la manière de sourire de sa tante.

Ainsi pour être venue dans cette maison où on s'était engagé à la payer dix sens au mois, sa tante lui manifesta une tendresse inattendue. C'était une maison qui ressemblait bien peu à la pension de famille. Là-bas, «Osono» tombait sur elle comme une pluie de coups, ici «Sonoya» était prononcé sur le ton de la douceur et passait dans ses petites oreilles meurtries par les injures comme un vent printanier. Pour ce qui était des affaires de la vieille dame, c'est Otomé qui s'en occupait, quant au travail de vaisselle, c'était en général l'affaire de la bonne. Le service qui incombait à la petite servante était bien peu d'attribution, comparé au labeur qu'elle fournissait dans la pension de famille. Eût-elle été au paradis, ce ne pouvait être plus facile. La nourriture qu'on lui accordait trois fois par jour ajoutée à celle que l'étudiant gaspillait sans considération lui suffisait largement et n'était-ce déjà pas trop pour elle ? Là s'arrêtait toute son inquiétude. Mais cela pouvait-il plaire à Monsieur et Madame ? Elle aurait bien aimé travailler ici toute sa vie toutefois cette maîtresse à l'aspect difficile ne disait jamais rien et on ne pouvait comprendre le fond de son cœur. Ah ! combien elle aurait pu travailler si cette femme avait un tant soit peu ressemblé à la patronne de la pension de famille ; dans une grande maison, tout n'était-il pas affaire d'apparence, c'est sans doute ce que lui avait appris l'expérience. Pour ses quatorze ans, c'était une enfant faite à la vie.

Bientôt, le spectacle fut terminé ; la vieille dame accompagnée de la jeune fille s'en revint, minuit approchait et la nuit peu à peu avançait.

Ce soir encore le maître ne rentrera pas ; on enjoint à Osono de fermer la porte et d'aller se coucher. Après avoir pris congé pour la nuit, Osono se retire dans la chambre de bonne et dispose son oreiller près de la servante au visage tout rouge. Les événements de la journée lui hantent l'esprit et le sommeil l'a abandonnée. Cette dame si pleine de bonté n'est-elle pas malade ? Le maître de maison, combien elle a été frappée de lui trouver si piètre allure pense-t-elle puis se ravisant, il a la taille haute et ne dit-on pas de lui que c'est un grand savant ?

-«Et toi, quel âge as-tu ? Quatorze ans ?» Une personne bien remarquable en effet avec

un je ne sais quoi de digne rien qu'à sa façon de dire :

-«A bon?»

Otomé, la vieille dame, tous, l'espace d'un instant passent rapidement dans l'esprit d'Osono. «Ah! ils ont tous l'air de bonnes gens. Combien j'aimerais travailler ici toute ma vie. Cette dame si gentille ... Et puis monsieur qui travaille au service de l'Etat doit être fort occupé par ses fonctions. Hier encore, il a passé la nuit au-dehors. Madame doit se sentir bien seule. Ah! déjà une heure. Cette pendule fait sûrement dans les dix yens. Décidément, c'est une maison tout à fait comme il faut. J'aimerais bien s'il vous plaît travailler dans cette demeure et sur ce voeu elle s'endormit. Cette nuit-là elle fit des rêves d'enfants.

Le lendemain matin, un dimanche, en l'absence du maître, les gens de la maison dormaient encore ; Osono seule tôt levée s'était mise au travail avec empressement. Elle n'avait pas écouté ce que lui avait murmuré la bonne. Elle avait fait chauffer l'eau et préparé le repas laissant la bonne juste levée fort embarrassée de se retrouver désœuvrée ; elle avait parcouru le jardin d'un bout à l'autre en le nettoyant.

-«Oh! le ménage du jardin, c'est l'étudiant qui s'en occupe. Apportez-moi un baquet d'eau» l'interpella la vieille dame depuis le pas de sa maison.

-«Bonjour Madame, je l'ai déjà déposé sur la terrasse au sud»

-«Ah oui? c'est très bien» et recevant ces éloges, Osono d'être ravie. «Décidément, cette personne aussi est gentille». Peu à peu en s'y accoutumant Osono comprit qu'il ne se trouvait personne parmi les gens de cette maison pour lui manifester son ressentiment. Otomé bien que malade et ne parlant guère était aussi une personne bien. La bonne disait d'elle :

-«Elle prétend être de la famille mais n'est guère vaniteuse. C'est bien là tout le mérite de cette campagnarde.», toutefois Osono n'en croyait rien. Habitée qu'elle était à entendre des remontrances, elle n'accordait guère d'importance à de tels propos. Si elle avait eu une soeur aînée, sans doute aurait-elle parlé de la sorte songeait-elle et en ne s'opposant pas au dire de la bonne, elle ne pouvait s'attirer son ressentiment. D'ailleurs, cette bonne n'avait pas un caractère différent des autres. Quand on aurait fait de la paresse et de la cupidité la nature du diable elle l'ignorait, en serait-il autrement, on ne devient jamais démon. Ainsi lorsque de temps en temps Osono lui prêtait la main, elle se mettait en colère et répondait entre les dents qu'Osono était une petite impertinente qui se mêlait de tout ; pourtant, elle pouvait bien prendre un peu de repos ; la maîtresse ignorait tout des affaires de la maison ; des compliments quand il y en aurait eu, ils ne s'en seraient pas moins adressés à elle ; mais bientôt n'ayant plus rien à craindre, elle cessa de se récrier contre la petite servante qu'elle traitait à tous propos de touche-à-tout et si elle s'indignait encore contre Osono qui n'admettait pas que l'on profite d'un peu de nourriture volée en cachette, les jours passant, voyant qu'Osono qui semblait bien avoir connaissance de ces chapardages n'en disait rien, elle finit par trouver cette enfant digne d'admiration et au fil des jours prit le parti de la traiter avec plus d'indulgence. Pourtant à en bien juger, y aurait-il un démon en l'homme et ce démon quel qu'il puisse être, oserait-il s'attaquer à cette fille honnête qui avait le coeur à l'ouvrage et ne faisait jamais montre d'elle-même, qu'Osono ne pourrait jamais être un petit ange ignorant les bonnes manières.

Ainsi durant les quelques mois qui s'écoulèrent, Osono se familiarisa aux choses de la

maison. Monsieur, quelle personne était-il ? elle l'ignorait mais entre lui et Madame une distance et de bien mauvaises relations. Pourtant, on ne les entendait pas se disputer. Le maître plutôt absent, et quand par hasard il aurait été là, les visites ne cessaient pas. Cela dérangeait-il ? Bien souvent il arrivait qu'on ordonna à Osono :

-«Aujourd'hui, dites que je ne suis pas là !»

Un jour alors que sans y prendre garde Osono, après avoir répondu que son maître était à la maison, avait introduit un homme d'une quarantaine d'années portant à la façon de tous les jours un kimono de dessus, le maître s'était mis fort en colère et Madame elle-même était intervenue en se récriant contre elle. Osono devenue très pâle fut prise d'un grand tremblement. Depuis ce temps-là, introduire un visiteur est devenu pour elle une cause d'appréhension.

Citerons-nous encore ses autres sujets d'inquiétude ; c'est lorsqu'arrivent les règlements de fins de mois. Pour ce qui était des mois précédents, les fournisseurs venaient le dix-sept, munis du carnet de règlements mais dorénavant puisqu'on on a décidé de payer à la fin du mois, Madame a ordonné qu'on les fasse venir le trente. Voici la raison pour laquelle le trente et un, on nous a adressé tous les paiements mais ce mois-ci encore on a tardé à payer, les carnets de factures s'empilent, les fournisseurs sont venus réclamer les versements mais on ne m'a pas encore remis l'argent. A chaque fois que l'on annonce un visiteur, le visage de Madame se fait encore plus pâle et contrairement à l'habitude on m'enjoint avec brutalité de dire que l'on paiera tout à la fois le mois suivant et qu'en ce moment il y a empêchement. Osono n' a pas le loisir de se demander quelle est la raison de ce retard, elle craint de déplaire à Madame : «Ce marchand de riz qui nous montre son ressentiment, pourquoi nous presse-t-il de payer ? quand ce serait les habitants des «nagayas», ils paient on ne sait quand et à n'importe quel moment» songeait-elle. Quoiqu'il en soit dans le mois qui suivit, la bonne, on ne sait pour quelle raison, reçut brusquement son congé ; elle va bientôt s'en aller ; depuis deux ou trois jours, elle s'est mise insatiablement à tenir des propos hors de raison et bien qu'on ne lui demande rien raconte toutes sortes de choses. Madame est la fille d'un fonctionnaire d'Etat important et a fait aussi des études dans une école de formation pour professeurs. Monsieur l'a épousée à l'époque où elle venait d'achever ses études ; pour cette raison, une étudiante comme elle n'entend rien aux affaires de la maison ; elle ignore la façon de traiter le personnel bien qu'elle tienne avec grande exactitude la comptabilité et sans la moindre perspicacité aucune veut à tout prix se rendre serviable ; une personne négligente qui ne prête attention à rien, une femme de pas grand-chose. Sa famille était tombée dans la pauvreté et vivait des ressources de Madame, de surplus Monsieur était infidèle ; à se charger de tout il se mettait dans un grand embarras et connaissait bien peu la manière de congédier son monde avec décence ; il allait de droite à gauche ; faisait-il montre de fermeté, il lui en avait coûté pour cinquante yens de se débarrasser d'une geisha ; aujourd'hui encore, il avait une maîtresse, une personne un peu étrange ; ce n'était pas tout, depuis longtemps les dettes s'accumulaient et la maison flambait. Cette vieille dame radoteuse, bien qu'elle ne puisse ni voir et ni entendre correctement, aimait les sorties, cependant elle dépensait son argent avec parcimonie ( s'agissait-il d'aller au spectacle, ce n'était rien de plus qu'un théâtre de quartier bon marché ) ; elle était d'un naturel peu dépensier et il paraît qu'elle se faisait bien du souci. A écouter des propos aussi peu croyables et si étranges, tous les faits ainsi

rapportés ne pouvaient être autre qu'un énorme mensonge et Osono qui écoutait d'une oreille distraite ne pouvait accorder foi à ces bavardages. Rien que cette histoire de maîtresse, y aurait-on un tant soit peu cru, on aurait pris pitié pour Madame et pour ce qui était de l'affaire des dettes on ne pouvait absolument y croire. Même si au fond du coeur subsistaient quelques soupçons, l'expérience ne pouvait que démentir de tels faits. Monsieur eut-il été dans la gêne, il lui aurait été impossible de s'habiller aussi remarquablement comme de sortir tous les jours en voiture particulière et d'offrir à chaque visiteur un régal de mets. Monsieur rien que pour ses vêtements possédait plusieurs armoires ainsi que plusieurs meubles de style occidental ; rien que ses chapeaux, combien en avait-il et ses seules chaussures à combien se montaient-elles ? Des invités de noblesse venaient lui rendre visite en voiture à cheval, alors des dettes ? elle se moquait du monde. Les bonnes y croyaient d'autant moins qu'elles connaissaient bien la manière de parler des fournisseurs qui tout en réclamant à maintes reprises les règlements n'allaient pas jusqu'à sommer de payer. Il en allait tout autrement à la pension de famille ; là-bas, les créanciers exigeaient les paiements mais dans cette maison, c'était différent. C'est qu'il ne s'agissait pas de dettes pensait Osono.

Une ou deux journées passèrent, la remplaçante n'était pas encore arrivée. Otomé vers cette époque tomba gravement malade et étant alitée, il fallut trouver de l'aide. La femme du tireur de pousse-pousse venait aider aux commissions mais malgré tout les occupations d'Osono étaient infinies. Osono connut alors la gentillesse de la maîtresse de maison qui sans manifester le moindre désagrément et sans éloges aucune, du matin au soir, les bretelles attachées à son kimono, s'affairait à la cuisine. Depuis ce temps-là, Osono n'eut que davantage de respect pour Madame.

Un matin on introduit enfin la remplaçante. Le maître recommanda à Osono de retenir cette servante et de lui montrer en premier lieu les uns après les autres les magasins des principaux fournisseurs et lorsqu'à neuf heures passées étant sortie, Osono croisa dehors une femme à l'aspect étrange qui approchait de la cinquantaine et portait une veste de dessus puis la vit entrer chez son maître, elle se demanda qui pouvait bien être cette personne. Après qu'accompagnée de la nouvelle servante, elle s'en fut allée de-ci, de-là en lui montrant les principaux magasins où l'on se fournissait, elle laissa la servante en compagnie de la personne qui l'avait amenée et s'en retourna seule. Cela lui avait pris plus de temps qu'elle n'avait pensé et déjà dix heures étaient passées. Il semble bien qu'un visiteur se tenait dans les pièces du fond, aussi Osono avec tous les égards se mit au travail de cuisine et commença les préparatifs de midi. De son allure enfantine, elle se dirigeait d'un pas décidé vers le fond de la maison lorsque la voix d'une femme âgée qui se tenait dans la pièce de Madame s'éleva :

-«Non, de toute façon, je n'en crois rien. Quand ce serait quelqu'un de bien, en fin d'année il est coutume de dépenser. Sans doute ai-je tort. Un enfant qui a été trop gâté. Je n'ai aucune raison de me mettre en colère.» et ayant été témoin de ces propos qu'elle ne comprenait pas, Osono pensant qu'il aurait été mal venu d'intervenir à cet instant même s'en retourna à la cuisine en étouffant le bruit de ses pas ; elle ne comprenait toujours pas. La visiteuse qui se tenait dans la salle de séjour, cette façon de parler à la maîtresse de maison, à supposer que ce fut la mère de Madame. ... De nouveau, elle n'y comprenait rien. Sans plus s'en soucier, elle

s'empressa de faire cuire le repas et de mettre la table.

La femme était-elle repartie ? Bientôt la maîtresse de maison se tenait derrière Osono.

-«Quand vient un invité, la bonne que fait-elle ? Celle qui nous a été présentée n'est-elle pas encore de retour ?» et Osono en levant le regard vers le visage de Madame vit que celle-ci avait encore plus mauvaise mine que d'habitude. Osono ne reçut aucun reproche ; après avoir expliqué que la nouvelle bonne une fois passée chez la personne qui l'avait amenée serait de retour avant midi, la dame sans le moindre commentaire se contenta d'acquiescer puis Osono servit après l'avoir préparé elle-même le repas de midi.

Entre-temps, la bonne était revenue, la maîtresse de maison s'était retirée dans les pièces du fond et d'humeur fort maussade avait refusé de déjeuner. L'après-midi venu, la maîtresse se rendit chez la vieille dame ; de quoi s'entretenaient-elles ? Quelques instants plus tard, la dame se retira en hâte dans sa chambre pour changer de toilette et ordonna à Osono d'appeler le conducteur de pousse-pousse disant qu'elle sortait pour une affaire urgente et qu'elle serait bientôt de retour. Puis ayant enjoint à Osono de dire à Monsieur lorsqu'il rentrerait de s'adresser à la vieille dame, elle sortit l'air fort préoccupé. Osono bien malgré elle se faisait du souci mais évidemment il ne seyait pas de poser des questions. Elle accompagna Madame jusqu'à la porte et puisque le conducteur de pousse-pousse qui habitait le «nagaya» s'était absenté pour emmener Monsieur, un coolie venu du voisinage arriva faisant monter la dame que la force avait abandonnée. Le coolie de toute son énergie partit en courant. Osono qui avait gardé à la main le tricot de laine qu'elle venait de commencer s'adossa à la cloison de la cuisine : «Où Madame se rend-elle et pour quelle affaire ?».

## CHAPITRE 2

### EN FAMILLE

La voiture qui emmenait la maîtresse de maison entra après maints détours dans un quartier où les anciennes demeures avaient fait place à de nouvelles constructions.

-«C'est ici» et sur ces paroles où ne passait aucune énergie le coolie s'arrêta tout aussitôt dans un endroit où les maisons aux portes ajourées s'élevaient les unes à côté des autres ; comme il s'agissait de constructions récentes elles avaient à première vue assez belle apparence, cependant les montants penchaient d'une façon inquiétante bien que le mur ne se soit pas encore effondré et la porte laissait voir le jour ; des logis bon marché qui n'étaient pas faits pour durer et qui étaient l'illustration même que l'âpreté au gain s'était emparée de ce monde. La dame après avoir congédié le tireur de pousse-pousse ouvrit sans entrain la porte à claire-voie d'un logis.

-«Excusez-moi» et sur ces paroles elle fit coulisser la cloison de l'entrée puis après avoir retiré ses socques de bois, elle se dirigea vers les pièces du fond sans que personne ne vint à sa rencontre. Dans cette maison qui n'offrait que peu de profondeur, la pièce d'entrée était réservée aux visiteurs ; juste à côté se trouvait la salle de séjour. Là en dehors de quelques coussins

raplatis, d'une chaufferette qui présentait de nombreuses traces de coups, d'une commode au vernis écaillé et d'une tabatière marquée par la brûlure de la flamme que complétait une longue pipe de la marque Nagaro toute rafistolée, ce que l'on remarquait au premier abord était un vieux bureau et deux ou trois feuilles de papier noircies par la trace du pinceau ; ayant ramassé les feuilles qui s'étaient envolées comme en guise d'accueil et posé par-dessus le presse-papier, la dame n'avait pas plutôt prononcé :

-«Ah ! Où donc êtes-vous, à laisser votre maison ouverte à tous les vents» que «niaa» furent ces salutations étranges. Comme elle se retournait, le chat de la maison se tenait juste derrière elle ; il vint se frotter contre sa manche et elle se contenta de le caresser. Faisant du regard le tour de la pièce, elle perçut du côté du jardin un bruit de toux.

«Tiens mon père, vous êtes là ?» mais nulle réponse ne vint en retour. «Il est devenu sourd» et sur ces paroles juste murmurées, elle trouva la cloison de papier. Comme elle levait les yeux, elle vit en face d'elle dans un petit jardin d'agrément, une personne qui lui tournait le dos et qui les ciseaux à la main s'absorbait dans des travaux de jardinage. Bien que de constitution encore robuste, la dame en y regardant de plus près remarqua l'angle saillant de l'épaule sous le vêtement matelassé et vit que la main tenant les ciseaux tremblait. Elle se dépêcha d'ouvrir en grand la cloison de papier et sortit sur la terrasse.

-«Ah mon père ! voici bien longtemps que je ne vous ai vu !». Alors le vieillard l'air ennuyé se retourna tout doucement en direction de la nouvelle venue.

-Ah ! c'est toi Otané, depuis quand es-tu là ? Elle est sortie mais ne l'aurais-tu pas rencontrée ? dit-il en venant à sa rencontre.

-«J'ai vu ma mère. N'est-elle pas encore de retour ?»

-«Elle n'est pas rentrée mais je suis à la joie de te voir. Tu peux venir par ici. Cela fait longtemps ; quelles sont les nouvelles ? Monsieur Sadao, y a-t-il quelque chose de nouveau à propos de son travail ? Ah tout change ! Ce n'est qu'une rumeur. Pour les savants seuls, il y a bien du changement. Alors quoi de neuf au sujet de sa promotion ? D'après ce que tu m'as raconté l'autre jour, il semble que ce sera bientôt décidé. Tiens ! tu peux le poser ici ... Comme on prend froid. Moi j'ai ce qu'il me faut, j'ai ma couverture de laine ...» et tantôt debout, tantôt assis, il poursuivait une conversation où la pensée restait inachevée tandis que la maîtresse de maison, à quoi songeait-elle, au rembourrage du coussin abîmé qui la blessait ou au doux bien-être que procure la présence paternelle, le visage maussade et l'air abattu demeurait assise. Au milieu de ce discours volubile conduit par les sentiments, la dame sans trouver la moindre chance de parler et luttant contre les émotions qui la submergeaient, attendait la tête baissée l'occasion de s'exprimer. Pendant ce temps, le vieil homme finissait de remplir pour la deuxième fois une petite théière en porcelaine :

-«Mais où donc est-ce à Echigo ? dit-il sur un ton où perçait l'irritation et la dame en le regardant ne reconnaissait plus ce visage qui quêtait une réponse. Le vieillard enfin défronça les sourcils :

-«Oui, n'est-ce pas à Shibata dans la région de Echigo ?» se rappela-t-il non sans efforts mais sa question restant sans écho, le courage l'abandonna.

-«Tu as mauvaise mine, ne serais-tu pas malade ? C'est à cause de ce froid qui nous a

surpris. Il n'y a pas à s'inquiéter, tranquillise-toi ! mais Okumi, que lui est-il arrivé ? Elle tarde à rentrer. Elle est sortie avant midi et n'est pas encore de retour. Quelle sottise ! mais que fait-elle ? ... J'aimerais t'offrir quelques gourmandises.»

-«Mon père, il n'en est pas question. Je ne suis pas une étrangère. Ne vous tourmentez pas de la sorte ! je devais vous apporter quelque chose mais partie en hâte de la maison je l'y ai oublié.»

-«C'est tout à fait inutile. Il me semble que je répète bien souvent la même chose ; tous les mois, je crée des soucis à Monsieur Sadao» dit-il et profitant de l'instant qu'il fallut à son père pour tousser à deux ou trois reprises, la dame sans pouvoir prononcer les mots qui s'étaient arrêtés sur ses lèvres, s'efforça de dire :

-«Nous ne sommes pas des étrangers, voilà trop de façons !» mais à quoi songeait-elle ? L'air triste, elle se détourna en laissant passer juste un soupir. Le vieillard sans plus rien remarquer continua :

-«Malgré tout, aujourd'hui encore je vais t'étonner. Ah ! à ce propos là ... Non, c'est extrêmement ennuyeux ; je ne voulais absolument pas vous le demander ; je me fais du souci mais déjà l'an dernier vous m'avez rendu service et cette année encore ...»

-«Si ma situation était la même qu'autrefois, cela ne me causerait aucun ennui.»

-«Voilà ce que tu me dis mais quand bien même tu serais ma fille, une fois mariée tu appartiens à une autre famille, aussi il n'est plus question de t'importuner. Ce ne sont plus des choses à te demander. J'avais renoncé à t'en parler mais Okumi te l'a sans doute dit, Yoshi est toujours le même. Probablement l'as-tu entendu dire.»

-«Oui, on m'en a donné tous les détails, cela s'est passé l'an dernier.»

-«Oui en effet, c'était bien l'an dernier ; comme à cette époque je ne vous ai remis que cinquante yens, pour le reste nous avons convenu que je vous ferais un versement tous les mois ; en réalité j'en suis tout à fait honteux et finalement, c'est toujours la même chose.»

-«Non je vous en prie, il ne s'agit pas de cela. Il me semble que c'était l'année passée» répondit la dame en se dépêchant d'avaloir les mots qu'elle se disposait à prononcer. Le vieil homme acquiesça d'un signe de tête :

-«Bien sûr en me disant cela, tu ne peux imaginer ma joie. Même lorsque ton mari s'est absenté pour un voyage à l'étranger, je vous ai demandé de l'argent et cette année encore je vous demande le même service. Vraiment j'en ai de la peine. Depuis l'absence de Monsieur Sadao, vous avez dû faire face à des dépenses accrues.»

-«A ce sujet mon père, j'ai une demande à vous faire.»

-«Une demande ? Si je peux me rendre utile en quoi que ce soit. Ah ! mais que fait-elle ? Elle devrait être de retour. Puis-je te servir une tasse de thé ? Votre présence nous est précieuse. Pendant ce temps-là, je vais te préparer quelque chose. Ah ! vraiment grâce à vous, nous vivons en toute quiétude. Okumi est toujours aussi difficile. «Tu ne t'inquiètes guère à te laisser vivre de la sorte» ronchonne-t-elle mais en réalité ce n'est qu'une apparence.» et parlant ainsi il versait à nouveau de l'eau dans la petite théière.

-«Celle-ci aussi comme tout le reste, c'est grâce à Monsieur Sadao. L'autre jour à l'école ... Ah ! je ne t'en ai pas encore parlé. On a augmenté mon salaire de deux yens ce mois-ci, tu

peux t'en réjouir. Tout à coup, on s'est mis à parler de Monsieur Sadao, nul doute qu'on ignorait notre parenté. On l'a hautement loué. J'ai dit qu'il était de ma famille et je m'en suis senti très fier. De retour à la maison, j'ai raconté l'histoire à Okumi ... Tiens, on dirait que quelqu'un a ouvert la porte, ne serait-ce pas ta mère ?» et bien que rien ne se fit entendre, il ne cessait de prêter l'oreille aux bruits. Il avait parfaitement oublié la demande que lui adressait sa fille et poursuivait incessamment son monologue.

La dame qui venait de perdre sa dernière chance de parler examinait d'un regard oblique le visage de son père ; comment aurait-elle pu exprimer toute la souffrance qu'elle gardait accumulée dans le fond de son cœur ? Sur son visage tendu par l'inquiétude se lisait l'impatience de ne pas être comprise.

Enfin dans un effort pour renouveler sa demande, elle n'avait pas plutôt achevé :

-«Le souhait que je viens de formuler à l'instant est une chose sous-entendue» que la porte d'entrée s'ouvrit à grands bruits livrant passage à sa mère. De nouveau la conversation restait interrompue. La dame de sa main libre attira à elle le chat qui ronronnait mais celui-ci glissa de ses mains et s'enfuit en courant vers celle qui entra et qui comme à son habitude le chassa sans plus d'égards. Le vieil homme s'avisant pour la première fois que quelqu'un était entré, s'empressa de dire en maugréant :

-«Tu es bien en retard. Que s'est-il passé, maintenant que quelqu'un est là.» En retour, il affronta le visage mécontent de sa femme :

-«Quoi ? Qu'est-ce que tu me dis ? répliqua-t-elle en remarquant soudain la présence de sa fille qu'elle salua dans un murmure. Le vieil homme dont les yeux brillaient prit place et d'un ton qui trahissait l'irritation dit en ne cessant de se répéter :

-«Elle t'attend depuis tout à l'heure ; je voulais lui préparer quelque chose mais il n'y a rien.» Sa femme que le courage avait abandonnée répondit :

-«En effet, qu'allons-nous lui offrir ? Otané que désirez-vous ?»

-«Ah ! ne vous tourmentez pas ma mère ! je vous dérange.»

-«Absolument pas ! à l'heure où vos dépenses sont si importantes, je vous crée du souci. Vous avez sans aucun doute bien des frais à faire.»

-«C'est ce que je lui ai dit à l'instant ; rien n'est plus comme avant, en fin d'année» intervint le vieillard mais sa femme lui glissa un regard qui lui enjoignit le silence et reprit :

-«En effet, tu le sais bien, je n'arrive pas à me décider ; sans me soucier le moins du monde des autres, je m'empresse d'aller leur rendre visite et ne leur tiens que des propos hors de raison.» Seule sa bouche souriait.

-«Je vous demande bien pardon.» ajouta-t-elle et à son visage on devinait que sa mémoire avait failli.

-Le vieil homme sans plus rien remarquer poursuivit :

-«Moi aussi, je le lui ai dit, l'an dernier comme cette année nous avons fait appel à vous au sujet de Yoshi.»

-«Absolument ! c'est un niais. Par sa seule faute, nous vous avons infligé tous ces tracas et nous en sommes impardonnables.» La dame en levant le visage vers sa mère dont la voix tremblait avait perdu tout courage. Elle voulait parler mais la gorge serrée, elle se mit soudain

à pleurer. Le vieil homme qui ne remarquait rien, se rappela soudain la promesse qu'il avait fait d'offrir quelque chose ; comme on ne l'écoutait pas il s'en trouva irrité, et au moment précis où sa fille le pressait de ne pas s'inquiéter et où il se levait en disant :

-«Je reviens tout de suite.», à la porte d'entrée s'éleva la voix rude d'un jeune homme qui disait :

-«Professeur, êtes-vous là ? Il est l'heure.»

Le vieillard surpris répondit :

-«Qu'y a-t-il ? Me voilà. Dites-leur que j'arrive. J'avais complètement oublié.»

A cette époque, le vieil homme enseignait la science chinoise dans une école privée du quartier et sans qu'il y prenne garde l'heure était arrivée. On était venu le chercher et s'avisant brusquement de la situation, il se troubla. Devant sa fille accablée d'ennui et sa femme au visage renfrogné, il s'empessa d'enfiler un kimono et une veste de dessus provoquant autour de lui une vive agitation. Sous l'œil vigilant de son épouse qui maintenant l'exhortait de ses conseils : «Celui-ci ne peut faire l'affaire ; N'y allez pas ainsi !», il se saisit d'un livre sans couverture puis s'avisant que ce n'était pas le bon en prit un autre, remplit ses poches à la hâte, chercha à tâtons ses sandalettes puis sortit non sans s'être retourné pour dire :

-«Je reviens dans deux heures. Aujourd'hui, tu peux m'attendre tranquillement. Au retour, j'ai à te parler. Bon ! cela faisait bien longtemps !»

Le ciel d'hiver était couvert de nuages, il n'était encore que deux heures mais en cette courte journée la nuit était presque tombée ; on entendait le son grave de la cloche de Uéno. La dame l'air fort préoccupé continuait de caresser le chat d'un geste machinal tandis que sa mère vaquait à ses occupations habituelles.

-«Ma mère, tout à l'heure, vous vous êtes mise en colère, je vous demande bien pardon. Lorsque j'ai demandé à mon père si vous étiez de retour et qu'il m'eut répondu que vous n'étiez pas encore rentrée, je me suis disposée à lui en parler» commença la dame avec hésitation. Sa mère la considéra d'un air méfiant et interrogateur.

-«C'est ce dont nous avons parlé tout à l'heure. Voici des paroles tout à fait étranges. Je n'ai aucune raison de me mettre en colère. C'est moi qui ai agit déraisonnablement. Je n'ai pas à me vexer de tes propos.»

«Je vous en suis fort reconnaissante. Il m'est difficile d'en parler à mon père, je vous en prie ma mère, il vous sera plus facile de lui en parler.»

«J'ignore de quoi il s'agit ; des choses dont tu ne peux t'entretenir avec ton père, comment pourrais-je lui en parler moi-même ? Mieux vaudrait que tu le consultes sans tarder.» Le visage de la dame trahit une légère émotion et elle sembla hésiter.

Sa mère se saisit de la tabatière. Elle en sortit une pipe à long tuyau sur laquelle elle aspira profondément en fronçant le visage. Elle claqua de la langue puis se levant brusquement elle se dirigea vers le placard d'où elle tira une feuille de papier avant de rejoindre sa place. Elle commença à rouler le papier du bout de ses doigts. La dame se ravisa et faisant face à sa mère, reprit :

«Il est dans l'ordre que vous vous soyez offensée» mais sans lui laisser le temps de poursuivre, sa mère grommela d'un air contraint :

«Quelle idiote ! je n'en suis absolument pas offensée. Tu es bien étrange». Seule sa bouche riait tandis que dans ses yeux apparut une expression lugubre. La dame poursuivit :

«Si tel est le cas, j'en suis réellement satisfaite. Ce que je me dispose à vous dire n'est autre que cela ... Je n'ai jamais souhaité faire entendre ces propos à mon père et c'est la raison pour laquelle je me suis tue. Si d'aventure il m'arrivait de lui en parler, je peux imaginer quelle serait sa surprise et combien à la réflexion seraient grands son inquiétude et son tourment ; je n'ai pu prendre sur moi de le lui dire. Maintenant encore le courage me manque et si je vous en parle par le menu durant son absence, ce n'est pour nulle autre raison. Je vous fais part de ma décision et vous prie de lui en parler du mieux que vous pourrez sans plus vous tourmenter.» La dame ainsi résolue prononça ces paroles sans aucune hésitation. La vieille dame sans pouvoir se soustraire au discours de sa fille, continuait de nettoyer sa longue pipe et bientôt répondit :

«Je ne sais pas bien de quoi tu me parles, mais s'il est en mon pouvoir de saisir le sens de tes paroles, explique-toi en toute franchise.» et sur ces mots elle souffla à nouveau dans sa pipe puis roula entre ses doigts un morceau de papier. La dame poursuivit :

«Mon père m'a introduit dans une famille convenable et m'a dit que je m'y trouverais bien. Il m'a fait maintes recommandations, cependant il ignorait tout des affaires intérieures. En m'exprimant ainsi, il y a de quoi vous surprendre mais vous me voyez réellement affligée.»

Les paroles étaient sans ambiguïté. La vieille dame, le visage sévère, se retourna vers sa fille ; au mouvement de ses lèvres se lut son hésitation ; elle poussa un long soupir puis gardant le silence souffla avec soin dans sa longue pipe qu'elle venait de nettoyer

-La dame reprit :

«Mon père n'en avait vu que l'apparence, il pensait que j'y vivrais tout à mon aise en bonne intelligence avec mon entourage sans concevoir le moindre ressentiment ni connaître la moindre peine. Le voyage à l'étranger ... «et c'est alors que la vieille dame l'interrompit brusquement :

«Cela je le comprends parfaitement. Il va sans dire que dans une grande maison, l'inquiétude, le tourment et l'ennui sont le quotidien. Quand bien même ton père n'y aurait pas songé, je n'ai pu prendre sur moi de m'en désintéresser. Cela étant, je ne pouvais faire autrement. Comme tu le sais, ma mémoire faillit ; voit en moi une vieille femme, pardonne-moi ! nul doute que ta pensée est différente. Je ne peux croire que tu y songes sérieusement. Je suis impardonnable et tu me vois profondément affectée. Ce chat m'ennuie» et elle jeta par-derrière elle le chat que le froid poussait à se réfugier sur ses genoux, puis revenant à ses pensées, son visage s'adoucit.

«D'y aller ne m'a pas laissée indifférente. Pour l'heure, il n'y aurait qu'une servante, avec la vieille dame et Otomé, tu dois te sentir dans la gêne.» La dame les yeux humides baissa la tête.

«Non, ces ennuis quels qu'ils puissent être ne sont pas l'objet de mes propos. Il s'agit d'une peine bien plus grande. Pour être la maîtresse de cette maison, je n'en ai que le titre. Le cœur gonflé par l'émotion et les yeux pleins de larmes, elle se détourna pour dissimuler sa gêne puis continua :

«Je veux quitter ma famille.». Ainsi exprima-t-elle dans cette seule phrase toute sa pensée. Sa mère resta pétrifiée de surprise. De part et d'autre le silence se fit.

Ah ! quand dans ce monde, il ne se trouverait personne pour nourrir d'injustes soupçons, rien ne pourrait inquiéter le cœur humain mais la réalité est toute autre. La vieille dame la surprise passée exprima sa méfiance et bientôt sa suspicion.

«Voilà bien la nature d'une belle-fille, des propos aussi blessants à mon égard ; vouloir contre tout quitter sa famille, n'est-ce pas pousser l'imagination à ses limites extrêmes ?». Toutefois l'affaire n'en était qu'à son début, la vieille dame l'angoisse au cœur n'écoutait plus rien de ce que lui disait sa fille et quand elle l'aurait écoutée, elle n'aurait pu saisir le sens de ses paroles, ni même y prêter un cœur sincère ; cela étant, l'intérêt de la conversation s'épuisa.

«Quand il en serait ainsi, je ne puis comprendre qu'à l'âge de vingt-six ans tu reviennes vivre sous le toit de tes parents en exerçant le métier de professeur. Certes, puisque tu es érudite, tu te préoccupes des apparences mais n'est-il pas dans l'ordre des choses d'avoir deux ou trois maîtresses ? Par- là dit, les fonctions du maître ... Pour avoir des maîtresses, il ne tient qu'à ta disposition d'esprit de rester la maîtresse de céans ; il en va ainsi. Toi si sage, cela ne te va guère. Si d'aventure, tu en parlais à ton père, combien seraient grands son découragement et son inquiétude mais moi seule en supporterais les ennuis. S'il s'avère impossible de t'entretenir avec ton père, il n'est pas non plus nécessaire de m'en parler tout exprès.»

Au beau milieu de cette conversation où les pensées se croisaient sans jamais se rejoindre, le vieil homme s'en revint. Le jour finissait de tomber ; sous le ciel qui se couvrait de nuages, il faisait sombre. Le vieil homme sans plus remarquer le visage de la dame baigné de larmes, franchit la porte d'entrée ; il était dur d'oreille aussi que la vieille dame ait haussé la voix le laissa inattentif et sans plus rien remarquer :

«J'ai rapporté un bol de riz. Okumi, prépare-nous le saké ! il doit en rester d'hier.» et ainsi parlant arriva le bol de riz tandis que la vieille dame se levait sans empressement pour préparer le repas. Bientôt les mets et le saké chaud furent servis mais le vieil homme seul parlait avec entrain. La vieille dame boudait, le chat lui-même semblait faire la moue. A de tels moments celui-ci pouvait faire bonne chère.

### Chapitre 3

## LE NOEUF GORDIEN

Les nuages pourpres qui s'étirent au vent, la musique qui flatte agréablement l'oreille et les anges qui évoluent gracieusement dans le ciel ne se rencontrent pas uniquement à la porte du paradis. Même à l'ombre des liserons de la ferme la plus humble, une lumière brille doucement et dans les belles demeures à plusieurs étages, les lumières vives qui scintillent telles des étoiles sont aussi trompeuses que le son claironnant d'une trompette. Les propos échangés en aparté entre un homme et une femme et que l'on peut entendre tout près évoquent sans aucun doute les meilleurs moments de l'existence et nous rassurent. De même qu'un vilain serpent re-

posant enroulé sur lui-même dans une charmante plate-bande de fleurs nous laisse croire que tout ce qui brille n'est pas d'or, la manche du kimono le plus fastueusement décoré doit cacher bien des peines. Si l'histoire n'est pas fausse, le Dieu du bonheur se tient à la frontière de la tranquillité et le repos de l'esprit se trouve là où réside Dieu. Si les êtres humains peuvent manger la chair grillée de l'oiseau mythologique ou encore de la soupe chaude de dragon, Dieu en est incapable. N'importe quelle literie en damas richement tissée éveille en chacun de nous la jalousie mais le bonheur qui n'a pas d'existence matérielle ne peut être assimilé à cette vache posée en bibelot sur une étagère. Les oracles n'ont jamais ordonné de porter à travers les rues de la ville le petit temple shinto qu'on a coutume de parader durant les fêtes. Sans tranquillité d'esprit, le bonheur n'a jamais existé. Les faits anciens nous racontent que dans un endroit reculé de la demeure de la puissante famille Heikei, les herbes elles-mêmes se fanent au vent dans la solitude de l'automne, et si l'on évoque l'histoire de la Chine ancienne on se souvient que le plus bel éventail en soie n'a jamais pu émouvoir le coeur de l'empereur ni ramener l'été qui s'est enfui. L'infortune de l'homme tient il va s'en dire à la chance ou à la malchance du moment et si on veut l'expliquer autrement, ce ne serait par le port de la barbe en tant que symbole de réussite sociale. Ainsi en va ce monde plein de peines. L'homme qui inspire la pitié n'a pas de barbe ... On remarque que les femmes sont enclines à adopter les coiffures les plus diverses ... En écrivant sur ce sujet, l'écrivain perçoit des honoraires mais s'il n'obéit pas à ses convictions, sa femme n'aura jamais le droit de redresser la tête. Comme l'ont dit les Chinois, les femmes sont bien à plaindre ; elles endossent sur leurs épaules graciles tout le poids des difficultés de l'existence et elles devront durant cinquante ans obéir au ordres du mari allant au gré de ses caprices tantôt à droite, tantôt à gauche, adoptant selon son humeur tantôt la coiffure à l'occidentale tantôt les cheveux relevés en chignon ou encore portant tantôt la toilette européenne, tantôt le kimono, acculées toujours plus à une situation insoluble. En protestant elles auront toujours tort. Les principes dictés dans les Sept Classiques du confucianisme et les trois livres des enseignements de Confucius ont passé de mode mais si on jetait un regard en coulisse vers le fond de la maison, combien serait notre surprise ! La petite fille et l'homme sincère qui ne connaissent pas le bien-être en témoigneront : l'homme vraiment indépendant ne se réjouit pas d'obéir aux ordres de Marius ou de Sulla ou encore de leur successeur l'empereur César. On ne pourra jamais dire si la femme qui après avoir quitté sa maison natale de Iuémon pour se marier et y est revenue avant de prendre pour second époux Suzuki Mondo est heureuse. Aujourd'hui comme autrefois, on assiste à la misère de l'homme dépravé pour avoir été le jouet des autres et l'on entend invariablement les railleries à l'adresse de celui qui pour être seul à défendre une femme est accusé d'érotomanie. La femme est comparable au liseron ; son apogée tient dans un moment aussi court et vulnérable que celui où le liseron embellit par la rosée du matin attend l'aube. Si dans la rubrique des faits divers d'un journal quelconque, on mentionne l'existence d'une dame aperçue dans une voiture attelée, peinte de noir et dont la beauté éblouit les yeux, coiffée d'un superbe chapeau de fleurs digne d'une scène de théâtre, portant au doigt une bague sertie de diamants et revêtue de vêtements tout en soie avec à sa droite comme à sa gauche une suite de gens à ses pieds, pour se rendre tantôt à une réception sous les cerisiers en fleurs, tantôt encore à une soirée au théâtre, cela ne manquera pas de susci-

ter bien des envies mais on épie derrière la haie ce qui n'est qu'une apparence. Le vrai bonheur est ailleurs. Un journaliste d'une revue économique n'a-t-il pas dit la vérité en affirmant que la civilisation occidentale est confinée dans un espace de quelques mètres carrés autour de nous et que l'égalité de l'homme et de la femme n'est encore qu'une ombre hésitant à franchir le seuil de la maison ?

Mais avant de poursuivre mon récit, il me faut raconter la vraie histoire de cette maîtresse de maison. Le mari de l'époque était en général un homme intelligent et cultivé. Il était allé en Occident avant de poursuivre une carrière de fonctionnaire ou d'écrivain et son statut lui avait déjà conféré un renom. Il avait trente et un ans ou trente-deux ans et de visage il était un peu inférieur à la moyenne mais une femme qui n'est plus tout à fait dans la fleur de l'âge devait forcément s'en contenter. Revêtu d'un kimono honorable, il avait fait sa place dans la société ; Aujourd'hui encore il était couvert de dettes et lorsqu'il était acculé par ses créanciers, sa femme ne semblait rien savoir. Pourtant toute épouse avait le devoir d'assister son mari et il était impossible à la femme de se soustraire aux usages de l'époque. Le mari de surcroît aimait sortir et comme on l'a mentionné auparavant il était rarement à la maison. Qui plus est, les peines ne s'arrêtaient pas là.

A ne considérer que le mauvais aspect des choses, il est logique de penser que l'ombre cohabite avec le soleil dans le paradis. Citerons-nous plutôt des faits heureux : une belle-mère qui avec l'âge ne peut plus se rendre utile mais qui s'abstient de toutes remontrances et quand bien même la fille qui semble être la brue serait peu active ou encore malade comparable à une bonne dont on ne peut exiger de grands services, le maître de céans en ne favorisant personne ne créera ni jalousie et ni ressentiment. Cette maîtresse de maison semble effectivement bien heureuse. Dans son pays natal, son père qui n'est plus en âge de travailler a sombré peu à peu dans la misère, il a vendu sa maison pour déménager dans les faubourgs de la ville. Il reçoit les subsides de sa fille qui tient un cours privé et peut aujourd'hui encore vivre dans ce qui semble être une maison de location. Il a beau s'être retiré des affaires et avoir vendu son logis, il envoie son dernier enfant dans une école privée et peut tous les soirs s'offrir une bouteille de saké. Un seul sujet d'inquiétude vient troubler cette existence tranquille, c'est son dernier fils Yoshi qui n'est pas très sage. Il a eu vingt ans cette année et fatigué de manger à la table familiale, passe son temps dans les réunions de geishas. Il va d'un restaurant à l'autre réclamant aujourd'hui encore de l'argent à ses parents. L'an dernier à la fin de l'année, il est revenu obéré de dettes laissant sa mère fort étonnée : «Comment pourrais-je faire appel à ta grande soeur qui n'est qu'une belle fille pour moi ? imbécile !» lui a lancé sa mère en éclatant en sanglots mais la bonté d'une vraie mère est sans limites et en endossant la faute de son fils, elle s'est rendue chez son gendre : «je ne peux pas parler de la somme entière mais cinquante yens devraient faire l'affaire. Je vous rembourserai tous les mois.» a-t-elle dit en réponse à la gentillesse de son gendre. L'affaire s'est ainsi arrangée mais une mère trop indulgente pour son fils manque de vigilance et même en fournissant à Yoshi les remboursements de fins de mois, au mois de décembre encore, quarante yens de dettes troubles sont venus s'ajouter aux cinquante yens de l'année précédente. Étonnée d'entendre les reproches de son fils qui l'accuse de tous ses tourments, la mère de Yoshi a fondu en larmes et a tenté de raisonner son fils mais les démons

créanciers ne s'éloignent pas ; quand elle entend son fils lui dire sur un ton admirablement emprunté : «ces cinquante yens mis à part, il me faut rembourser mes autres dettes sous peine d'être poursuivi par la justice. J'ai déjà pris ma résolution.», son visage devient bleu de peur et elle le regarde fixement dans les yeux avant de lui répondre : «imbécile ! ne refait plus jamais la même bêtise ! Si tu promets de ne plus recommencer, je consens cette fois encore à en parler à ton père et également à ta soeur. Avant de savoir ce qu'on peut faire, abstiens-toi d'en parler à qui que ce soit.», la sévérité des propos trahissant une fois de plus l'amour miséricordieux d'une mère. Le père enclin à croire à la fatalité pour les faits heureux comme les événements malheureux s'en remet entièrement à sa femme dont la peine dépasse toute imagination. Celle-ci n'a personne à qui demander conseil et plus aucunes économies. Sa fille n'est rien d'autre qu'une belle-fille et quand bien même elle se composerait un visage ou affecterait un ton pour dire à son fils «tu seras toujours sans coeur.», sa peine reste infinie. Le jour où pour son fils, elle ose franchir le seuil de la demeure de son gendre, elle se sent embarrassée, tendue et extrêmement anxieuse. Contrairement à ce qu'on pense, ses propos ne sont que des boniments de femme ; Voilà bien l'esprit d'une belle-mère. «Tous les mois, je lui envoie de l'argent. A la fin de l'année dernière, je lui ai prêté cinquante yens et cette année encore il m'importune avec une somme d'argent importante. Quand ce serait les dettes de mon mari, je ne m'en soucierais guère, mais pour réparer les fautes de Yoshi, j'implore votre pardon» exprime-t-elle avec le regard ce qu'elle ne peut dire avec les mots, et en alléguant des excuses, l'expression du visage est admirable : «la vérité est difficile à dire et je ne peux pas en parler à mon mari. C'est une affaire urgente et je me demande ce que je vais faire provisoirement de mes vêtements et des ustensiles de ménage» dit-elle en inventant les faits de la manière la plus odieuse. «Si c'est impossible, dites-le-moi franchement. En me refusant votre aide, je n'imaginerai pas pour autant que nous vivons à une époque indigne d'être vécue. Voilà des propos qui ne mènent à rien. Les jeunes d'aujourd'hui son bien égoïstes, fourbes et sans pitié. L'attitude de Yoshi en fait foi.» et pleurant dans son coeur mais feignant l'indifférence, elle prit congé et quitta la maison de sa fille. N'importe qui aurait déjà tué Yoshi à coups de pieds mais seule une mère peut user de toute son énergie pour se rendre de-ci de-là, jusqu'à une heure avancée de la nuit, chez un cousin ou chez une nièce, sans que l'on sache toutefois si sa véritable intention était de répandre des bruits sur sa fille ou de demander de l'argent.

La mère ayant finalement perdu courage, s'en est retournée chez elle le visage transformé par l'inquiétude sans avoir pu régler l'affaire. De part et d'autre, les pensées sans pouvoir se rejoindre, n'ont fait que se croiser. La pensée de la fille diffère bien autrement des conjectures de la mère.

La fille depuis ses années de collègue a la réputation de n'être jamais vaincue et de manquer d'amabilité. «Avec un tel caractère, que deviendra sa vie d'épouse ? Toujours est-il qu'en dehors des études, elle ne sait rien faire.» dit-on en critiquant secrètement sa vanité tandis qu'une autre femme affirme avec entrain : «C'est mon mari qui me l'a dit l'autre jour ; elle a beau parler de son éducation, les études d'une jeune fille n'ont de secrets pour personne. On ne fait pas la cuisine avec des connaissances livresques. Des études menées à mi-chemin conduisent la fille à l'orgueil. En l'entendant parler avec prétention de l'égalité de l'homme et de la

femme, nul doute que l'on n'a plus envie de la voir» et tous ces propos ainsi colportés nous apprennent que jusqu'à l'âge de seize, dix-sept ans, elle s'est vantée de pouvoir étonner son entourage en faisant un bon mariage, que jusqu'à l'âge de dix-huit, dix-neuf ans, elle a passé son temps à ne rien faire et que vingt ans passés l'ont trouvée irritée de n'avoir noué aucune alliance. Point n'est besoin de dire que la fille et c'est un fait d'évidence, ses parents, commençaient à s'inquiéter. «Je ne me soucie guère de la personnalité de mon futur époux mais j'aimerais entrer dans une famille de bonne réputation et continuer à fréquenter mes anciennes amies». Ayant fait savoir qu'il lui serait pénible d'être mariée avec un homme dénué d'ambition sociale, en s'en tenant à ces aspirations, il fut décidé au printemps de l'année où elle eut vingt ans de lui faire épouser un homme lettré. Trois ans s'étaient écoulés depuis l'année ayant suivi son mariage lorsque le mari appelé pour ses fonctions à l'étranger, construisit sa renommée. Les écrits de voyage furent publiés durant son absence. Ses anciennes amies s'étaient mariées et étaient devenues des dames respectables. Le succès des écrits ne les a pas laissées indifférentes mais si aucun fait nouveau n'arrive, cela donne lieu à toutes sortes de rumeurs dont il faut s'inquiéter et la femme risque de voir son nom discrédité. De fait le monde des femmes construit sur la rumeur diffère de celui des hommes. Cela étant, si l'on se moque de ses fréquentations, la femme verra son honneur traîné dans la boue et si on lui fait des éloges ou qu'on l'envie, elle montera au ciel. Dans les quartiers populaires, la rumeur publique ne dépasse pas les deux ou trois villes avoisinantes mais il en va tout autrement dans les milieux bourgeois où elle touche une population de plusieurs centaines de personnes. Le bonheur ou le malheur de la femme dépend de la portée de ces rumeurs. Pour la femme mariée, le récit des songes de Roland ou de la vie de Jeanne d'Arc n'existent que dans les romans. De retour au Japon, le mari se construisit une renommée dans le milieu gouvernemental et à plus forte raison dans la société. La revue «Manyu» vit son prix s'envoler avec la publication de ses écrits mais depuis le visage de la femme est empreint de tristesse et semble dire : que je m'avise d'être gaie et mon honneur sera terni, que je sois l'objet de rumeurs et je tomberai malade, que je rigole et on m'infligera des impôts. Celles qui en la jugeant sur son visage portent contre elle de fausses accusations et parlent à qui mieux mieux sont ses anciennes amies de ces habitations bon marché vivant aujourd'hui des ressources de leur enseignement. Quand bien même ce seraient des amies d'autrefois, quels bavardages fatigants !

Cependant, la dame on ne sait pour quelle raison pense à se séparer de son époux, une logique qui dans l'histoire précédente laisse sa mère insensible. Si son mari la presse de lui en expliquer les raisons, elle ne sait quoi répondre ne comprenant quasiment rien au mécontentement de son époux. Le mari depuis quelques mois est on ne sait pour quelle raison de mauvaise humeur et si d'ordinaire il parle peu, il se fâche lorsqu'entres autres on refuse de lui obéir dans les retards de paiement ou les mise en demeure de payer des créanciers. Interrogée sur ses achats et sur les dépenses de la cuisine qui augmentent, la dame n'a cesse de détourner la conversation, décontenancée par les questions de son mari. Voilà l'économie domestique ! La dame se sent souvent découragée ; elle n'est plus une jeune fille de seize, dix-sept ans qui se complait à lire des romans. Elle n'est pas davantage une femme occidentale et ses années de collège sont loin derrière elle. Elle n'érige plus en modèle absolu pour la vie les concepts d'égalité des droits

ou encore d'amour. Elle veille sur la maison sans obtenir aucun avantage et ne pense pas qu'il est préférable de dormir seule. En entendant parler de femmes entretenues, elle reste discrète mais son coeur bat violemment. Ce n'est pourtant pas de jalousie et en s'inventant toujours une excuse, elle laisse couler sur sa manche des larmes d'amertume. Sans pouvoir se faire à sa tristesse, elle s'entend dire que les choses en vont ainsi, elle se résigne et déjà ne pleure plus tandis que son mari feint l'ignorance. Elle en vient même à imaginer qu'elle gêne et qu'on lui dise de s'en aller et tout ensemble, le savoir, l'expérience, l'orgueil, la mauvaise foi, la piété filiale et la pensée de la femme se trouvent rassemblés dans cet esprit étroit, aiguissant sa douleur en racontant tantôt la misère au pays natal, reprochant tantôt la conduite indigne du mari, évoquant tantôt le visage détestable et railleur de ses anciennes amies ou dessinant encore juste sous ses yeux le désespoir et la peine du père qui avance en âge et dont l'avenir est incertain. La dame sans trouver le sommeil, passe ses longues nuits d'automne à pleurer jusqu'au matin. De fait, le scandale a vite fait de se répandre. Les bruits sont prompts, les propos malfaisants et la rumeur influente : il paraît que la bonne avant même de le réaliser a été congédiée. La dame a pris sa décision depuis longtemps. La bonne au moment où elle percevait vaguement le secret était déjà sous le coup du châtement. Coupable, elle se serait fait des reproches mais encore ignorante des faits, elle est partie sans avoir eu le temps de répandre les propos hors de raison qui lui sont familiers. De fait, il est dans le caractère des femmes de faire courir les bruits. La dame persuadée d'avoir ramené la paix en écartant la bonne doit s'illusionner tout comme celui qui pense prolonger la nuit en étranglant la poule qui chante le matin dans le jardin du voisin.

La femme du coolie serait venue remercier pour les cadeaux de fin d'année ... Un homme lettré est ignorant de la rumeur qui court et c'est là son mérite.

La dame ayant eu vent de ces histoires, renonçant tout à la fois à sa réputation et à la gratitude d'une fille pour ses parents pense divorcer mais l'esprit d'une femme où les idées s'enchevêtrent voit la chance tourner à son désavantage : au pays natal, les parents lui réclament de l'argent. La dame une fois encore hésite. Soit ! Aveugle devant l'avenir, elle divorce, accumule les peines, manque de courtoisie à ses parents et plus que jamais résignée, elle change sans cesse d'idées. C'est au beau milieu de ces réflexions hésitantes que sa mère se fache brusquement et sans deviner la peine qui se dissimule dans le coeur de la fille, feignant la colère, elle frappe brutalement du pied le tatami. Une fois son indignation passée, il ne subsiste plus que la rancune et en face d'elle la souffrance d'un coeur qui n'a pas réussi à se livrer. La dame pleure. Lorsque vient midi, elle se ravise et décide de tout avouer y compris son intention de divorcer. Elle s'apprête à provoquer les discordes auxquelles elle n'a jamais songées, à fâcher sa mère et à faire ressurgir sa peine. En contre-partie, elle attire le malheur de ses parents. Elle peut continuer de subvenir à ses besoins en exerçant le métier de professeur. Elle peut faire fi de la rumeur et se désintéresser du sort de ses parents. En alléguant de telles excuses, elle est déjà revenue maintes fois à la maison natale, mais cette fois-ci, contrairement à toute attente, l'affaire s'est terminée différemment. L'esprit de la femme tout comme la pensée occidentale ne peuvent rien contre les principes confucianistes. Ayant pris le parti de se résigner, ce soir-là, elle rassure son père et parfaitement déçue, elle se couvre de sa capeline à la doublure humectée de larmes pour rentrer chez son mari. Celui-ci contrairement à l'habitude dormait ce jour-là

à la maison, de surcroît, il y avait des invités et la dame prise subitement par toutes ses occupations n'eut guère le temps de réfléchir. Après s'être couchée auprès de son mari ivre de fatigue, elle n'eut pas le courage de le réveiller pour lui parler. Souffrant seule dans son coeur, le sommeil l'abandonna. Le lendemain, à midi passé, la dame prit sa décision et se répétant à maintes reprises qu'elle remettrait une somme d'argent à sa mère en lui laissant croire qu'elle provenait de son mari, elle s'assit près de l'armoire, en ouvrit le tiroir et épiant autour d'elle, commença à empiler les uns sur les autres plusieurs de ses kimonos d'été, en évalua la somme, hésita de nouveau, les remit en place en soupirant profondément puis revint dans la pièce de séjour et l'esprit fort préoccupé, sans pouvoir se décider eut l'idée une fois encore de parler à son mari. Elle se ravisa et pensa, bien que réalisant sa bêtise, se confier à cette bonne qui ne cesse de parler, puis finalement trouva mortifiant de prendre une telle décision. En dehors de la femme du coolie, n'y avait-t-il personne d'autre à qui livrer son coeur ? Si cette personne qui l'avait mariée était encore de ce monde, il lui resterait quelqu'un vers qui se tourner mais sans personne autour d'elle à qui se confier, la dame découragée et sombrant dans l'ennui secoua la tête sans même pouvoir se distraire avec une cigarette et aux oreilles qu'elle tentait de se boucher lui parvint le tic-tac de l'horloge.

«Ah ! déjà six heures et je n'ai pas l'argent nécessaire. J'appelle Osono ! A demi-hésitante, elle se décida à crier «Sonoya ! Sono !» d'une voix sans force.

«J'ai une chose à te demander, tu dois le savoir, c'est ce prêteur sur gages» commença-t-elle en parlant par circonlocutions.

Osono sans rien savoir répondit : «Oui, je le connais bien, c'est ce magasin du nom de Kazusa où ma tante a coutume d'aller» ; elle vit alors le visage immobile et interrogatif de la dame qui sans y prendre garde, baissa les yeux pour dire : «Ce magasin du nom de Kazusa est à quelle distance d'ici ? Ah ! Dans ce quartier ! Ce magasin existe-t-il toujours ? Même si c'est la première fois, acceptera-t-on de nous prêter de l'argent ?»

«Je n'en sais trop rien, autrefois c'était une chose facile mais aujourd'hui ...»

«On ne t'en a rien dit mais en réalité, j'ai besoin d'une certaine somme d'argent, je voudrais donner ces quelques kimonos en gage mais comment pourrais-je m'y prendre ?» acheva de dire sans aisance la dame qui en confiant à l'enfant le poids de ses inquiétudes cherchait en elle une confidente. Osono habituée qu'elle était à entendre ce genre de confidences, qui ne devaient en aucun cas parvenir aux oreilles du maître de maison, ne fut aucunement surprise. Combien de fois avait-elle écouté les confidences de la patronne lorsqu'elle travaillait à la pension de famille ? On pense que les secrets n'existent pas dans les grandes maisons. Un esprit naïf ne peut pas avoir de soupçons injustes et levant vers la dame son visage honnête d'enfant, Osono répondit sur un ton qui démentait l'expression puérile du visage et trahissait son expérience : «Je vais utiliser le nom de ma tante. Combien vous faut-il environ ?» La dame quelque peu soulagée répondit : «Fais en sorte de ne pas donner notre nom et tâche de me procurer 40 yens». Osono fort surprise par la somme dut s'en faire répéter le montant. «Pour une telle quantité d'argent, il faudra présenter le livre de comptes et si nous demandions conseil à ma tante ?» proposa prudemment Osono déjà faite à l'expérience. La dame baissa la tête et pensa qu'il n'y avait pas d'inconvénients à consulter une tierce personne mais cette femme dont parlait Osono et qu'elle

ne connaissait pas méritait qu'on y réfléchisse une fois encore. «Peut-on obtenir l'argent en son nom ? Je veux que tu gardes le secret. A défaut de quarante yens, même trente yens feront l'affaire» dit la dame en tendant l'oreille aux bruits et percevant un son de voix du côté du pavillon où demeurait la vieille dame, elle se tourna vers la terrasse et lorsque Osono dit : «Je ne sais trop comment faire mais je vais essayer d'y aller», la dame acquiesça, jeta un regard inquiet du côté de la cuisine, et se leva pour se diriger vers l'armoire d'où elle tira les vêtements, en tout dix kimonos d'hiver et d'été dont elle fit un paquet. Toute maîtresse de céans qu'elle fût, sa toilette ne se limitait pas moins à de mauvais kimonos et à des vêtements de tous les jours auxquels s'ajoutaient de vieilles nippes, le tout constituant une bien pauvre provision. En tirant de là le meilleur de sa garde-robe pour l'emporter à contre-cœur chez le prêteur sur gages, la dame en ressentit une douleur qu'aucun homme ne peut comprendre. Osono prétextant une course, disparut dans l'obscurité du soir tenant sous son bras un paquet. Après son départ, la dame assaillie par les remords et anxieuse avait le vague sentiment d'avoir commis une faute mais par bonheur on était un samedi et on pouvait se réjouir que le maître de maison ne rentrât pas ce soir-là. Ah ! faut-il penser que le secret est contraire à toute morale ? Mais déjà la petite servante était de retour essoufflée d'avoir couru. «Madame, je reviens du mont -de-piété» et pour avoir parlé comme si elle avait lâché un secret, la dame lui répondit : «Baisse la voix ! A-t-on consenti au prêt ? As-tu déposé le paquet ?» «J'ai montré les vêtements mais ils étaient trop usagés et on n'a pu m'en offrir que dix-huit yens, pour une somme plus importante il faut présenter le livre de comptes. C'est alors que Seigoro, ce jardinier qui vient souvent en visite chez ma tante est arrivé au magasin et m'a questionné. Je lui ai expliqué en quelques mots l'affaire sur quoi il a répondu qu'il pouvait discrètement emprunter le livre de comptes de ma tante et qu'il revenait. A défaut de quarante yens, ignorant si la somme de dix-huit yens ferait l'affaire, j'ai dit que j'allais vous en parler et me voilà de retour.» répondit Osono hors d'haleine. La dame sans pouvoir défroncer les sourcils et le visage pâle se troubla mais reprenant son sang-froid elle s'adressa à Osono en ces termes : «Ce jardinier, d'où est-il ? Habite-t-il près d'ici ? Ah ! il est de Komagomé !» et poussant un profond soupir elle poursuivit : «As-tu déposé les kimonos au magasin ? Ah très bien ! il me faudrait au moins vingt-cinq yens !» dit-elle comme se parlant à elle-même et sans y prendre garde, elle s'était de nouveau retournée vers l'armoire puis feignant la surprise dit : «La porte d'entrée semble ouverte. L'étudiant serait-il de retour ? Pourrais-tu te rendre chez la vieille dame sous un prétexte quelconque et fermer la porte correctement ?». Osono qui devinait tout s'éloigna en direction de la cuisine. La dame se mit debout, vidée de ses forces et une fois encore s'approcha de l'armoire d'où elle tira à la manière d'un voleur deux kimonos d'hiver qu'elle empila l'un sur l'autre avant de les dissimuler dans sa manche et de rejoindre sa place. D'un mouvement qu'elle voulut rapide elle enveloppa les kimonos dans un carré de tissu mais il y a toujours trop de lenteur dans le geste de la femme qui s'applique à faire un paquet. «La vieille dame me fait savoir que Otomé veut vous confectionner une purée de riz. Quelles céréales faut-il utiliser ?» s'enquit Osono. La dame se retourna pour dire à voix basse : «Je dois m'en aller. Dis à la bonne de s'en occuper et emporte ce paquet ! Si tu peux en obtenir vingt-cinq yens, laisse-le en dépôt au magasin !» Osono, déjà dans le secret, s'en alla laissant derrière elle la dame qui soupirait profondément et n'avait plus la force de se

relever. L'esprit traversé par on ne sait quelle pensée, la maîtresse de maison se mit debout et dirigea ses pas vers la cuisine pour y découvrir la bonne profondément endormie. Celle-ci réveillée, les préparatifs du repas commencèrent et la maîtresse fort affairée ne cessait d'aller et venir entre le pavillon de la vieille dame et la cuisine tandis que ses pensées s'envolaient vers Osono et que son esprit errait du côté du mont -de- piété. Otomé en voyant l'air mécontent de la maîtresse de maison qui se taisait, avait toutes ses raisons de s'inquiéter. «Laissez-moi m'en occuper !» disait-elle et en réponse à ses paroles de politesse, le silence de la dame dont l'expression du visage trahissait la mauvaise humeur semblait vouloir dire : «Devriez-vous vous fâcher, je vous prie de me laisser tranquille. Je n'ai nul besoin de votre aide». De surcroît vient s'ajouter la rancoeur de la vieille dame qui se raconte à elle-même l'infidélité d'une belle-fille qui à midi passé n'a pas encore daigné venir la saluer. Voilà bien la nature des femmes. Durant ce bref soulagement de l'esprit où la dame attend le retour de Osono, l'horloge a déjà sonné les neuf coups. Qu'est-il arrivé à la petite servante ? Le coeur de la dame se met à battre violemment et assaillie par l'inquiétude, mille chimères apparaissent devant ses yeux. Le poids des doutes et des suppositions augmente au rythme de la marche des aiguilles de l'horloge, et profondément découragée, la dame ne peut pas éloigner son regard du charbon qui se consume lentement dans la cheminée. «Ai-je été honnête ou bien ai-je agi à la légère ?» n'a-t-elle cesse de penser. «Comment cela a-t-il pu se produire ? Pourquoi ce retard ? Et si par hasard ...» se dit-elle en frissonnant tandis que son visage bleuit. La cloche de Uéno qui retentit dans le lointain a la résonance froide de l'arbre qui frappe les volets ou des cloisons de papier qui s'agitent.

#### Chapitre 4

### DESORDRES

-«A pleurer ainsi, je ne comprends rien. D'où es-tu ? Que t'a-t-on volé ? Tu n'es pas blessée au moins ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ? De l'argent ? Combien ? Quoi ! Vingt-cinq yens ? Tu ne serais pas une domestique ? Dans quelle maison travailles-tu ? A Shimokawabé ? Le quartier à côté ? Au numéro trente-quatre ?».

-Celle qui a été recueillie par l'agent de police en train d'effectuer sa ronde de surveillance dans les rizières aux environs de Yugyojo, c'est la petite servante Osono qui maintenant pleure à chaudes larmes. Dix heures ont sonné, on ne voit plus l'ombre d'un passant et dans le lointain, on entend le cri lugubre d'un chien qui aboie.

-Osono explique que tout à l'heure à la requête de la maîtresse de maison, elle s'est rendue pour la deuxième fois chez ce prêteur sur gages, et qu'attendant vainement le retour de Seigoro elle s'est décidée à montrer sa marchandise. N'ayant pu obtenir l'argent, elle s'est trouvée dans l'obligation d'attendre et il était déjà plus de neuf heures. Osono qui n'avait cesse de s'inquiéter se tenait là debout lorsque Kinchan, un enfant effronté qui habite près de chez sa tante est arrivé en haletant expliquant qu'il apportait de la part de son oncle le livre de comptes qu'il jeta dans le magasin. «Quel oncle ?» questionna Osono et en guise de réponse, l'enfant

espiègle expliqua que son oncle Seigoro après s'être procuré le livre en question était rentré à Komagomé et qu'il venait le lui remettre. Osono sans plus attendre présenta le livre de comptes et reçut les vingt-cinq yens qu'elle enroula dans un papier avant de les mettre dans sa poche puis elle se dépêcha de rentrer. Sachant qu'elle devait se hâter de remettre l'argent à la maîtresse de maison, elle accélérât le pas sans plus se souvenir des recommandations du commis qui l'avait mis en garde contre le danger. Courant à perte d'haleine, elle atteignit le quartier de Shinkai dans les faubourgs de la ville, puis peu à peu vit des maisons s'aligner de chaque côté de la rue et sut qu'elle n'avait traversé qu'un seul quartier et qu'elle se trouvait probablement à Katakawa. Un peu plus loin, le quartier de Yogyujo où l'on ne voyait pas l'ombre d'une personne et encore plus loin la ville de Yashiato où les anciennes demeures détruites laissaient place à des terrains vacants sans qu'on ne puisse y remarquer aucune trace de nouvelles constructions. A neuf heures passées, les rues étaient désertes et envahies par la solitude du soir. Le vent se leva tout à coup et Osono ressentit la morsure du froid. Les étoiles étaient dissimulées par de gros nuages et il était impossible de distinguer l'ombre d'une personne. Seul un réverbère isolé dans le lointain jetait un rayon de lumière sur cette obscurité terrifiante. De loin en loin, le cri plaintif d'un marchand ambulancier résonnait dans le ciel noir et limpide. Osono pleine de courage poursuivait son chemin mais au carrefour suivant à droite, apparut brusquement un scélérat qui se rua sur elle et qui sans rien dire s'empara sauvagement de l'enveloppe qui enfermait l'argent. Osono sous le coup de la surprise, continuait de crier à perte d'haleine «Au voleur, au voleur !», se cramponnant au brigand pour tenter d'enrayer sa fuite. Celui-ci affolé frappa violemment Osono et poussa un grand cri mais à ce moment-là Osono s'évanouit et le brigand se perdit dans le brouillard.

-Osono revint à elle en entendant la voix de l'agent de police qui l'interpellait. Prise de frayeur, elle claquait des dents et tremblait de tous ses membres sans pouvoir répondre aux questions qu'on lui adressait. Elle pleurait à chaudes larmes mais en retrouvant peu à peu son sang-froid, sa peur recula devant la nécessité d'inventer une excuse. Comprenant qu'elle ne pouvait plus rentrer, elle se remit à pleurer. «Tu crois qu'à pleurer ainsi, l'argent va revenir ? Dis-moi plutôt ce qui s'est passé ! On ne peut plus rien pour ce qui a été volé. Ta tante, qu'est-ce qu'elle a fait ? Existe-t-il un type capable de dire ça ? Quelle inconscience de laisser une enfant partir seule dans la nuit avec de l'argent ! Je te raccompagne chez toi, allons-y ensemble !». L'agent de police accompagné de Osono frappa à la porte de Shimokawabé, relata par le menu ce qui s'était passé puis laissant la petite servante entre les mains de l'étudiant, s'apprêta à repartir lorsqu'on entendit le bruit ronronnant de la voiture qui ramenait la maîtresse de maison. Ne prêtant qu'une oreille distraite aux explications de l'agent de police, la dame se tenait immobile au seuil de l'entrée. En s'entendant dire que la petite servante était tombée sur un scélérat, sa poitrine se mit à battre violemment. Pénétrant dans la maison, sa première surprise n'était pas encore passée qu'elle entendit d'autres faits surprenants : son mari qui devait s'absenter ce soir-là était de retour et cette nouvelle tout à fait imprévue lui fit voir soudain la portée de sa faute et souhaiter secrètement que son mari n'apparaisse pas. Mais la seconde d'après, voyant qu'Osono était rentrée saine et sauve, elle se calma puis de nouveau pensa à son mari qui la pressait de lui expliquer pourquoi elle avait envoyé Osono aux courses en pleine

nuît, pourquoi ces vingt-cinq yens et d'où venait l'argent. Elle pouvait bien lui rétorquer que cela la concernait seule mais qu'elle ait agi arbitrairement sans même lui demander conseil, voilà ce qui faisait resurgir sa peur. Elle hésitait, elle se sentait troublée et son coeur battait fort en imaginant son mari répandant l'odeur de saké et prit de colère. Soit ! Elle accueillerait son retour avec les mots de politesse et l'air coupable lui emboîterait le pas jusqu'à la pièce du fond où le regardant bien en face et posant ses mains à plat sur le sol, elle lui expliquerait tout. Son mari garderait le silence, assis en tailleur dans ses vêtements européens. Sans même tenter de se retourner vers elle, il roulerait sa cigarette avant de l'introduire dans le brasero dont les flammes seraient éteintes, brasserait les cendres d'un geste brutal et fronçant le visage claquait la langue de colère. Le vent et le cri de la grue prennent une résonance terrifiante. La dame au milieu de ces pensées horribles, se lève avec empressement et se dirige vers la cuisine où elle découvre auprès d'Osono recroquevillée sur elle-même et l'air découragé, le visage à moitié endormi de la nouvelle bonne qui semble sortir d'un rêve. La lumière de la lampe jette autour une lumière diffuse et le bruit du vent qui passe entre les fentes des murs rend mélancolique. Osono en voyant le visage de la dame est remplie de chagrin, n'a plus de mots pour s'excuser, n'écoute plus rien de ce qu'on lui dit et s'éloigne en pleurant et en reniflant sans cesse, les mots semblant s'être noyés dans les larmes qui débordent de ses yeux. La dame, si elle cherche une raison au mécontentement de son mari, réalise sa faute, se sent vaincue et découragée, et elle n'entend plus que les pleurs de Osono qui implore maintenant son pardon. Elle ne tente même pas de s'adresser à la nouvelle bonne qui travaille sans ardeur et se contente de la regarder avec curiosité. De la braisière, elle tire à l'aide des pincettes un morceau de charbon de bois éteint puis sans même se retourner, elle s'en revient vers les pièces du fond. Osono profondément triste la suit du regard en sanglottant avant de reporter ses yeux dans le vide tandis qu'à ses côtés la nouvelle bonne restée assise, sans chercher à consoler Osono ni même à la questionner devra un jour se rendre à l'évidence. «Pourquoi l'as-tu envoyée faire les courses ?». Aux questions pressantes de son mari qui lui fait les gros yeux, assis sur un coussin encore revêtu de sa tenue de ville, la dame qui a déjà pris sa résolution sent son coeur gronder. Elle a de plus en plus de mal à cacher les faits et il ne lui reste plus qu'à confesser la vérité. Si elle hésite encore, c'est l'esprit de la femme qui le lui impose. Enfin résolue, mais consciente de sa maladresse, elle répond sans aisance : «Ma mère me réclame d'urgence de l'argent, trente ou quarante yens, une somme que je n'avais pas prévue. En cette fin d'année où on a coutume de dépenser, c'est sa deuxième requête. Il serait impoli de lui refuser aussi j'ai décidé de faire emporter mes vêtements chez ce prêteur sur gages ...» et avant même qu'elle n'ait pu achever sa phrase, son mari le regard changé par la colère, explosa pareil à une bombe : «Quoi ? Tu es allée chez un prêteur sur gages ? Tu as donné des vêtements en gage ? C'est un scandale ! Quelle insolence ! ». La dame sans plus poser de questions et pleine de rancune pour son mari, se résolut à dire : «Je comprends que vous soyez en colère mais pardonnez-moi !» «Est-ce qu'il te suffirait de demander pardon ? La fortune de cette maison m'appartient et mon honneur est en jeu. C'est un outrage qui attire la rumeur et m'apporte le déshonneur et la honte. Penses-tu qu'il te suffise de demander pardon ? Ces vingt-cinq yens, où les as-tu pris et pour quoi faire ? Si par hasard, la police menait une enquête, qu'est-ce qu'il me faudrait répondre ? Si c'est à Shimokawabé qu'ha-

bite ce prêteur sur gages, le bruit va se répandre d'un seul coup et je serai couvert de honte. C'est un vrai scandale ! C'est inadmissible ! Comment oses-tu avoir une telle audace ! Lorsqu'on n'a qu'un demi-savoir il faut se garder d'agir. En pesant ta conduite quelque peu insolente et en pensant à mes biens ... Quoi ? Tu ne le penses pas ? Pourquoi agis-tu ainsi en secret et à ta propre guise ? Tu t'excuses ! Car il te suffirait de t'excuser ? Peux-tu réparer mon déshonneur ? C'est une histoire trop bête ! Parler de droit ou d'argent sans rien y comprendre et par mauvaise habitude est le fait d'un esprit étroit et borné qui relève de l'intelligence du singe. J'ai vécu longtemps en Angleterre, je n'y ai jamais vu de telles choses, pas plus qu'en France ou qu'en Allemagne. C'est une histoire extrêmement ennuyeuse. Disposer à ta guise de ma fortune en l'emportant chez un prêteur sur gages, c'est absolument déshonorant. Je ne peux pas te le pardonner. Je connais désormais ton insolence. Quoi ? Tu voulais m'en parler ? Et pourquoi ne m'as-tu pas consulté ? C'est parce qu'en m'en parlant, j'aurais refusé ? Pourquoi savais-tu que j'aurais refusé ? Serais-tu voyante ? Pourquoi est-ce que tu le savais ? Je veux savoir ! Je veux te questionner ! Quoi ? C'est parce que c'était trop urgent ? Tu ne savais pas quand je devais rentrer ? Mais n'étais-je pas à la maison hier soir ? Pourquoi ne m'as-tu pas consulté alors ? Tous les faits rapportés ne sont que contradictions ! Ne me dis pas qu'il t'était impossible d'attendre une journée de plus. Pourquoi n'as-tu pas attendu mon retour ? J'étais à la maison ce soir. Pourquoi agis-tu ainsi à ta guise ? Je veux absolument le savoir ! Quoi ? Samedi, qu'est-ce qui s'est passé ? J'étais bien à la maison. Pourquoi est-ce que je ne devais pas y être ? Je ne pense pas être dans mon tort en restant ici. Tout n'est que contradictions. Quelle impolitesse ! Quelle insolence !»

-La maîtresse de maison parle avec hésitation même si elle ne cherche aucune justification et si par hasard elle cherchait quelque excuse, on ne l'écouterait pas. Son coeur bat violemment devant tant d'impuissance, elle est complètement dépitée au point d'en suffoquer et une tristesse infinie l'empêche désormais de parler. Ses yeux se remplissent de larmes qui se déversent pareil à une cascade. Quand elle ne voudrait plus pleurer et éponger ses larmes, celles-ci débordent malgré elle de ses yeux. Elle les avale mais continue quand même de sangloter. Elle voulait parler sans qu'on le lui permette. Elle brûlait de l'envie de dire à son mari que tous ces propos étaient déraisonnables et qu'elle-même avait des torts, qu'en un mot il avait donné trop d'importance à cette histoire, mais par où aurait-elle pu commencer son explication ? Sans réussir à mettre ses idées en ordre, les mots s'étaient arrêtés au bord de ses lèvres. Elle avait bien des faits à réfuter ou à prouver mais ils restaient en désordre dans son esprit embrumé au point que seules la tristesse et la rancœur eurent injustement raison d'elle. La vérité s'effondrait devant les sentiments qui revenaient en force et la submergeaient. En se trompant dans les mots, elle était réduite au silence ; en se justifiant, on lui opposait un contre-argument et au lieu de mille explications, les larmes la vainquirent.

-Osono depuis le début demeurait dans la cuisine à pleurer. Tout à coup, elle perçut la voix du maître de maison qui contrairement à son habitude était en colère. Ce ne pouvait être qu'à cause d'elle. La douleur, la peur et l'inquiétude de ce qui allait se passer, la poussèrent à écouter et c'est alors qu'elle entendit la voix de la dame qui implorait le pardon du maître. Elle était fautive d'avoir provoqué un tel désespoir et pensa l'espace d'un instant se présenter pour

faire ses excuses. Elle aurait bien pu trouver le moment propice mais puisqu'il s'agissait d'une affaire d'emprunt d'argent, elle se demandait comment s'y prendre. A l'époque où elle travaillait à la pension de famille, elle avait par inattention perdu vingt-cinq yens en faisant les courses et se souvenait d'avoir été durement réprimandée par la maîtresse de maison. Quand à cette seule pensée elle tremblerait de peur, à plus forte raison en était-il ainsi en pensant à l'importance d'une somme de vingt-cinq yens. Sa peur et sa tristesse se trouvèrent alors justifiées. A moitié égarée et abandonnée de ses forces, sans y prendre garde, elle dirigea ses pas vers la pièce du fond, se recroquevilla dans l'ombre du mur et tendant l'oreille aux bruits, l'esprit fort préoccupé, elle perçut la voix entrecoupée de sanglots de la maîtresse de maison puis celle du maître furieux de ne pouvoir obtenir les explications qu'il souhaitait : «Quoi ! je ne veux pas t'écouter. Ca, je le sais déjà. A parler des droits de la femme ... Assez de tes paroles insolentes ! Tais-toi ! Quelle impolitesse ! Je te demande de te taire !». Les sanglots de la maîtresse de maison, l'image du maître qui se lève en disant : «Appelle Shosuké ou quelqu'un d'autre ! Je te dis d'appeler la voiture !», le maître qui lance des injures à l'entrée de la maison, le claquement des socques de l'étudiant qui arrive en courant, le bruit du portail qui s'ouvre, bientôt celui de la voiture à bras que l'on amène avec empressement et aussitôt après le bruit des roues qui tournent ... Sur le chemin glacé par la gelée de la nuit, les sons clairs et limpides s'effacent peu à peu se mélangeant au tintement sourd et bref de la cloche dissimulée dans l'ombre. Le bruit de la voiture s'efface à son tour et on n'entend plus que les sanglots de la femme qui pleure juste à côté.

-Osono entrouve furtivement la cloison de papier, glisse son regard en direction de la voix qui pleure et aperçoit la dame, le dos tourné à la lampe, secouée par les sanglots et en train d'essuyer ses larmes. Baissant la tête, elle implore craintivement son pardon mais la dame sans se retourner garde le silence. Osono extrêmement tendue, réprimant les larmes qui lui montent aux yeux, avance craintivement, et baissant la tête sanglote en répétant : «Madame, si par hasard ... Madame ...», mais une fois encore la dame sans plus rien écouter se retourne et de colère dit sur un ton plein de cruauté : «Je te demande de sortir et de fermer la porte !» avant de se remettre à pleurer. Osono éclate en sanglots et recule de quelques pas. Il lui est difficile d'endurer son chagrin et elle pleure le visage enfoui dans la manche de son kimono. Privée de tout secours, elle s'affole : «J'ai commis une faute, mais j'implore votre pardon, Madame. Si par hasard, Madame ...» «Comment ? Ne t'ai-je pourtant pas dit de fermer la porte ?» réplique la dame sur un ton qui finit de transpercer le coeur d'Osono et au moment où la dame se lève brusquement pour fermer la cloison, Osono de nouveau éclate en sanglots. C'est alors que la maîtresse de maison réalise pour la première fois l'intention de la petite servante mais elle est bien trop triste et se sent de trop mauvaise humeur. Elle n'a pas le loisir de songer aux autres et s'effondrant sur le sol, elle rumine sa peine, elle mord la manche de son kimono en songeant : «Il ne sert plus à rien de réfléchir ; on ne m'a pas encore enjoint de m'en aller mais avant qu'on ne me le signifie, je dois prendre la résolution de quitter cette maison. Devrais-je m'inquiéter de la rumeur ou du qu'en dira-t-on ? C'est justement en songeant au chagrin de mon père, que j'endurerai tout avec patience. Je n'ai plus d'autres choix ; Je vais partir demain et je parlerai ouvertement à ma famille. Je ne m'inquiète plus de la rumeur. ». Cramponnée au coussin, elle continuait de pleurer, le corps secoué par les sanglots, se convainquant de la nécessité

de sa conduite et tandis qu'elle se lamentait, elle ne devinait pas que déjà la lumière du matin blanchissait l'horizon effaçant une nuit si longue et si vraie. Au cri de la grue qui annonce le lever du jour et à la lumière du matin qui filtre à travers les persiennes, elle sut que le jour était fort avancé. L'avenir ne lui impose plus rien. Trouverait-elle plaisir à contempler le ciel qui s'éclaire sur un jour nouveau, elle tente de se mettre debout, arrange sa tenue en ajustant les bords de son col et à ses pieds qui se dérobent sous elle, tombe le mouchoir humidifié de mille larmes, froissé et dont la couleur a changé. C'est le mouchoir que son mari lui a rapporté de ses voyages, qu'elle a toujours utilisé et en pensant qu'ils ont fait ensemble le chemin de cette courte vie, tout à coup une cascade de larmes revient en jaillissant de ses yeux. Son corps pèse lourd, elle se lève et se dirige vers la terrasse et si d'habitude elle prend plaisir au bruit des persiennes qu'on ouvre, ce matin-là, son coeur ne frémit plus et sa décision s'est affermie. Elle ne remettra pas à demain son départ, elle quittera la maison aujourd'hui même pour se rendre dans son village natal et racontera tout par le menu. Il lui faudra officiellement se séparer de son mari. Jusqu'à quand devrait-elle s'en remettre à un époux infidèle pense-t-elle désormais calmement ; son visage parfaitement bleu ne diffère en rien de celui d'un cadavre et dans ses yeux gonflés par les pleurs, il n'y a plus traces de larmes. Elle relève une persienne et pose distraitement son regard sur le jardin. C'est alors que la bonne arrive en accourant hors d'haleine ; «Madame, Madame ...» prononce-t-elle d'une voix inhabituelle. En se retournant, la dame aperçoit la bonne en face d'elle, le teint gris, les lèvres décolorées, le regard changé et la bouche entrouverte :

-«Dans le puits, dans le puits ...»

-«Quoi dans le puits ?»

-«Osono s'est jetée dans le puits. »

En écoutant cette nouvelle abominable, serait-ce un joyeux matin de printemps où les oiseaux chantent et les fleurs sourient, comment pourrait-on voir le lendemain ? Les piliers couverts par la gelée et le vent d'hiver qui fait frémir les feuilles mortes annoncent la fin de l'année. Dans la demeure de la souffrance où se sont rejoints la discorde, la cruauté, la mélancolie, la rancune et les larmes secrètes, le cadavre de l'orpheline complètement refroidi est rigide comme gelé. Pour quelle raison la petite fille a-t-elle renoncé à sa vie ? De sa manche, les gouttes d'eau glacées qui tombent évoquent le souvenir de ses larmes.

Le huit décembre de cette année-là, la dame s'est séparée de son mari et est revenue au village natal. Elle tient encore dans ses mains les gants que la petite fille lui a tricotés. A la même époque la tante d'Osono fut soupçonnée par la police mais bientôt remise en liberté, elle regagna sa maison. C'est son ami Seigoro qui a volé l'argent. Au printemps de l'année suivante, le maître de maison s'est remarié. D'après ce que dit la bonne, la deuxième femme est cette amie d'autrefois qui habitait la maison voisine et qui est venue de France.